

Laval théologique et philosophique



Sur un traité de métaphysique

Emmanuel Trépanier

Volume 3, Number 1, 1947

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019786ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019786ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trépanier, E. (1947). Sur un traité de métaphysique. *Laval théologique et philosophique*, 3(1), 129–133. <https://doi.org/10.7202/1019786ar>

Sur un traité de métaphysique

De M. Louis de Raeymaeker, professeur à l'Université de Louvain, nous terminons la lecture de *Philosophie de l'Être*¹. Quand on sait que l'Auteur avait déjà publié une *Metaphysica Generalis*², on est tout de suite fixé sur l'intention, sinon sur le contenu du présent ouvrage. Mais les proportions du volume — 400 pages de 24 cm. à plus de trente lignes la page — retiennent aussitôt d'y voir un manuel, d'y reconnaître la simple traduction de la *Metaphysica Generalis*. La présentation, la facture en est toute différente. *Philosophie de l'Être* a manifestement le même auteur que *Metaphysica Generalis*, mais il n'en est pas moins un autre ouvrage.

Disons immédiatement tout le bien que nous pensons de la formule nouvelle adoptée par M. De Raeymaeker. Le sous-titre — *Essai de synthèse métaphysique* — paraît amplement justifié. « Nous nous sommes efforcé, dit-il dans son avant-propos, de découvrir, à partir de l'être, la genèse et le développement organique des problèmes ». C'est à coup sûr l'impression que nous avons à parcourir son traité. Mais une synthèse doctrinale n'est possible que si chaque problème particulier est nettement posé, suffisamment élaboré et discuté pour que l'adhésion à la solution qu'on en propose ne dépende en rien d'un impératif catégorique. Le mérite de l'Auteur est bien d'y mettre du temps, ou, si l'on veut, des lignes et des alinéas. Il nous tient assez sur un point pour que la réflexion s'exerce, il nous donne assez d'appuis pour qu'elle saisisse plus que l'essentiel des positions. Il ne procède point par thèses et assertions, mais de préférence par problèmes et discussions. A prime abord ses solutions manquent peut-être de relief et de frappé, mais grâce à la répétition, justement mesurée, d'idées-clés, elles gagnent en fin de compte en approfondissement et compréhension.

Quant à la doctrine elle-même, on reconnaîtra — et ceci n'est pas un jugement de valeur — qu'elle se nourrit abondamment des idées les plus chères à la Faculté de Louvain. Ainsi l'intention très marquée de l'Auteur est de faire une métaphysique du réel, mais l'être et le réel ne sont pas autre chose que le concret lui-même. Pour cette raison, le point de départ de la métaphysique est dans le « cogito », car c'est dans la vie consciente qu'on acquiert une certitude absolument fondée. « La conscience implique toujours une expérience, une prise de contact avec la réalité : tout d'abord une expérience de soi, une conscience vécue de soi-même. Je me sens vivre, je me sens réellement vivant, être vivant : j'ai conscience d'être, d'exister » (pp.19 et 20). Mais cette saisie vécue du moi ne va pas sans la distinction très nette entre l'unité du moi et la diversité du non-moi qui l'entoure. L'un n'est pas donné sans l'autre. Ayant conscience d'être réellement limité

1. LOUIS DE RAEYMAEKER, *Philosophie de l'Être*, 2e éd. revue, Louvain, Editions de l'Institut Supérieur de Philosophie, 1947.

2. DE RAEYMAEKER, *Metaphysica Generalis*, 2e éd., E. WARNY, Louvain 1935.

par ce non-moi, je dois lui accorder réalité et objectivité. «A 'je suis' correspond 'cela est', le réel comprend l'un et l'autre, *sum-est*» (p.23). Si le point de départ de la métaphysique est une telle réflexion méthodiquement conduite, son point d'appui c'est donc l'être, et son problème, celui de l'un et du multiple, de la participation sur le plan de l'être.

L'être est en effet conçu comme une valeur absolue à laquelle participent tous les êtres particuliers. Chacun a part à l'être sans en être seulement une partie ou en partie puisque «chaque être est et que chacun l'est à tout point de vue» (p.44). Dès lors l'idée d'être ne peut pas être abstraite si par là on entend une notion abstraite et spécialement abstraite de l'individuel. «L'idée d'être est donc transcendante et elle exprime tout ce qui est, tout le concret» (p.45). Elle n'est pas davantage intuitive si par intuition on entend la saisie directe d'un objet dans son individualité. La valeur d'être nous apparaît directement dans telle ou telle donnée d'expérience, mais nous la saisissons comme une valeur absolue qui englobe l'universalité des objets. Est-elle donc une idée collective? Pas à proprement parler puisqu'un mot collectif convient à la collection, mais non à l'un ou à l'autre de ses éléments. L'idée d'être signifie précisément la réalité concrète et individuelle de chaque objet particulier, mais ce faisant elle intègre toutes choses dans l'ordre de l'être, elle opère la synthèse en signifiant ce qui est propre à chacune. L'idée d'être tient donc de la notion abstraite, de la saisie intuitive et de l'idée collective (pp.43-47).

Au vrai «l'idée d'être est radicalement analogique: elle l'est toujours» (p.58). «Toutes choses participent à l'être sous peine de n'être point, mais toutes diffèrent entre elles, parce qu'elles n'y participent pas dans la même mesure... Et puisque tous les êtres participent à la même valeur, ensemble ils constituent un seul tout, un ordre: comment exprimer celui-ci sinon par une proportionnalité. C'est donc bien la proportionnalité des êtres que contient implicitement l'idée transcendante d'être et c'est l'analogie de proportionnalité qui caractérise l'attribution de cette idée à ses différents sujets» (p.64). L'analogie d'attribution, la seule qu'Aristote reconnaît à l'être, peut suffire dans le cas d'une série de prédicats qui se rapportent à un même sujet substantiel, mais si les substances sont elles-mêmes multiples, ne faut-il pas conclure que l'idée d'être, pris au sens primordial de substance, ne peut être qu'équivoque? «Comme il ne conçoit pas l'être comme une perfection, Aristote ne peut parler des rapports qui unissent l'être et ses différents modes ou essences; par le fait même, il lui est impossible de ramener les sens multiples de l'idée d'être à une unité relative, à savoir à l'unité d'une analogie de proportionnalité» (pp.65-66).

Parce que l'être est transcendantal et concret, parce que la valeur absolue d'être se réalise en tout être mais non pas en dehors d'un être particulier, notre connaissance de l'être doit être celle de la structure interne de l'être particulier. Dans la ligne de la valeur d'être, il est composé de l'être et du mode d'être, ou, selon la terminologie classique, d'existence et

d'essence. Il est également composé dans la ligne du mode d'être où il implique un principe matériel et un principe formel, un principe de déterminabilité et un principe de détermination. Telle est sa structure d'ordre statique. Son devenir s'explique à son tour par cela qu'il renferme une structure de principes substantiels et de principes non-substantiels ou accidents. «La substance de l'être particulier n'a de sens que comme relation au devenir accidentel et l'ordre accidentel n'a de sens que comme relation à la substance» (p.207).

Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre de ces structures il faut admettre qu'elle est réelle. La structure d'être et de mode d'être est aussi réelle que la multiplicité des êtres ayant tous valeur absolue d'être mais différant entre eux d'une différence non-absolue. La structure hylémorphique est aussi réelle que la multiplicité des individus participant à une talité d'être formellement la même tout en ayant une différence non-formelle. La structure substance-accidents est aussi réelle que la conservation de l'identité sous les divers moments de l'évolution. Partout où il y a ordre réel, multiplicité réelle ramenée à l'unité, il implique dans les termes qu'il contient une structure réelle.

M. De Raeymaeker ne parle pas de distinction réelle entre essence et existence, matière et forme, substance et accident, sans préciser qu'il s'agit là de distinctions réelles métaphysiques. La philosophie moderne, dit-il, ne connaît de distinction réelle que la distinction *inter rem et rem*. Par ailleurs, la scolastique décadente en était venue à concevoir tous ces principes comme des choses. Toutes les difficultés touchant la réalité de leur distinction viennent de ce que chaque élément de ces structures est conçu comme une chose alors qu'il est essentiellement une relation transcendante, un principe corrélatif qui n'a de sens que par l'autre. Les deux ne pourraient en aucun cas se fondre en une réalité simple, sinon la participation disparaîtrait; ils ne pourraient non plus se séparer puisqu'ils cesseraient de participer à l'être et se trouveraient anéantis. C'est leur corrélation même qui est constitutive de l'être particulier. C'est celui-ci qui est; en aucune manière il ne faut détruire son unité.

Ces paragraphes n'ont pas la prétention de tout résumer la doctrine de M. De Raeymaeker. Nous en avons choisi les points les plus saillants pour exprimer si possible la signification et le climat du volume. S'il faut maintenant assumer la fonction de critique, nous nous bornerons à quelques remarques.

Sur la place privilégiée du moi en métaphysique, le brillant exposé de l'Auteur n'a pas réussi à nous convaincre. La théorie n'est pas nouvelle. Si nous en jugeons par un livre de M. Balthasar¹, elle en est à la défensive, elle paraît plutôt s'épuiser à vouloir se rattacher au thomisme. Sans aucun doute elle tient au réalisme, d'intention et de fait, mais celui-ci nous paraît contre nature en ce qu'il emprunte de l'idéalisme son vocabulaire et qu'un vocabulaire traîne nécessairement avec lui l'esprit de son propre système. On commence par affirmer avec Aristote que «l'homme est travaillé d'un

désir naturel de connaître» (p.7), mais d'Aristote on rejette les implications de cette vérité que la connaissance intellectuelle est desservie par les sens; que les sens s'ouvrent sur le monde extérieur, que notre intelligence a pour objet propre la quiddité des choses sensibles et qu'elle y saisit tout d'abord l'être. Bien sûr, le sujet de la métaphysique n'est pas l'être sous la formalité de premier connu, mais la différence de ses formalités ne change rien à l'être même, et la métaphysique qui est la science la plus intellectuelle, qui s'approprie pour sujet ce qui est l'objet même de l'intelligence, se portera, comme l'intelligence elle-même, à la connaissance des entités du dehors. Ainsi elle ne *tend* pas à tirer le monde du moi, la connaissance du monde du moi pensant; elle se donne pour fin de connaître ce qui est tel qu'il nous parvient d'abord par l'intermédiaire de la connaissance sensible.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur l'être présenté comme valeur absolue, sur l'idée d'être comme idée transcendantale, comme idée dont le contenu est à la fois universel et individuel. M. De Raeymaeker cherche manifestement à éviter l'abstraction. Si louable que soit son intention, il est assez étonnant qu'il ait posé tous les problèmes du point de vue d'une participation qui, en fait, est une participation logique et non pas réelle. Nous concevons très bien une théologie fondée sur la participation puisqu'elle a pour sujet l'Être Absolu et que tout ce que l'être fini est et possède lui vient de Dieu par une participation toute faite de causalité. Mais Dieu est au terme et non pas au principe de la métaphysique, et le sujet de cette dernière sera l'être transcendantal. Or l'être est transcendantal selon qu'il est en toutes choses et en tout de ces choses, mais en faire une valeur absolue, une perfection participable, ne peut être que le propre de la raison. A moins d'être platonicien une telle perfection n'est qu'une raison commune à tous les êtres. Parce qu'il est transcendantal, l'être ne pourra fonder une idée ou concept univoque, mais si imparfaitement abstrait que soit un concept proprement analogique, il restera toujours que ce sera un concept, non pas une chose, et que la participation à ce concept, même revêtu du nom de valeur ou de perfection, ne sera jamais une participation réelle.

Quant au dernier point rapporté, c'est chaque structure en particulier qu'il nous faudrait étudier pour porter un jugement. Non pas que nous mettions en doute la réalité des structures d'essence et d'existence, de matière et de forme, de substance et d'accidents. Mais, étant donné ce que nous avons dit de la participation, nous nous demandons si elle est par elle-même une preuve suffisante de la distinction réelle de ces principes. Il est cependant une chose que nous avons fort goûtée chez l'Auteur, c'est l'insistance qu'il met à combattre toutes les opinions qui d'une manière ou d'une autre font de ces principes des êtres et des choses.

I. M.-N. BALTHASAR, *La Méthode en Métaphysique*, Louvain, Editions de l'Institut Supérieur de Philosophie, 1943.

Ces observations ne sont pas pour détourner du traité de M. De Raeymaeker. Tout au contraire ses lecteurs, comme nous d'ailleurs, trouveront sûrement profit à connaître des positions bien définies et parlant toujours captivantes. *Philosophie de l'Être* en est un exposé précis et nerveux tout à l'honneur de M. De Raeymaeker et de la Faculté de Louvain.

EMMANUEL TRÉPANIÉ.
